

En Grèce, le ressentiment des migrants grandit

Les réfugiés bloqués dans le pays ont été installés dans des camps insalubres du Nord

SINDOS (GRÈCE) - envoyée spéciale

L'odeur est insoutenable. Partout, tout le temps. Les moustiques, gros comme des mouches, envahissent le hangar et les tentes du camp de Frakaport dès la tombée du jour. «*Ils nous dévorent, littéralement. Je ne sais pas comment vous décrire cela autrement*», se désole Leïla, mère de trois jeunes enfants fiévreux aux jambes et aux avant-bras marqués de piqûres. Leïla est inquiète, car elle sait que le paludisme rôde.

Le centre grec de contrôle et de prévention des maladies vient d'interdire les dons du sang dans 12 communes de Grèce pour cause de paludisme, une infection qui avait pourtant disparu du pays il y a plus de 40 ans. Sans surprise, il s'agit des communes hébergeant les camps de réfugiés les plus sommaires. «*Ici à Frakaport, ce n'est pas encore officiel, mais nous avons de très fortes suspicions autour de plusieurs cas de fièvre maligne*», reconnaît une

volontaire de la Société médicale syro-américaine, l'ONG chargée du suivi médical.

Le camp de Frakaport, un ancien entrepôt abandonné il y a plus de cinq ans par l'entreprise de logistique du même nom, est situé juste en face d'une usine d'épuration d'eau. A Sindos, à 15 kilomètres de Thessalonique, la principale métropole du nord de la Grèce, 564 réfugiés vivent dans cette atmosphère putride, cernés par des montagnes de déchets, des friches industrielles et des champs vaseux.

«**J'en viens à regretter Idomeni**» «*Nous avons tous vécu plus de quatre mois à Idomeni, à la frontière gréco-macédonienne et lorsque le camp a été évacué il y a trois mois [le 24 mai], on nous a amenés ici, raconte Leïla. C'est tellement dur ici, on est tellement isolés, loin de tout contact humain que l'on devient fou. J'en viens à regretter Idomeni.*» Et pourtant Idomeni, une petite ville de 12 000 personnes improvisée au milieu de nulle part dans les champs macédoniens, était devenu une honte nationale.

Chaque jour, des camions-citerne apportent de quoi permettre à 550 personnes de se laver. «*En six heures, l'eau est épuisée. Tout le monde se bouscule pour aller à la douche ou aux toilettes, ensuite il faut attendre jusqu'au lendemain*», se plaint Mohammad. Dans les centaines de tentes installées sous le hangar surchauffé, des câbles électriques à nu, tirés à la sauvage, permettent de faire tourner un ventilateur ou d'allumer des ampoules. «*Les conditions de sécurité sont préoccupan-*

tes. Le risque d'incendie est évidemment très présent, regrette Sonja Muller de l'ONG Swisscross Help. Le pire, c'est quand l'hiver arrivera, rien n'est prévu.»

Trois fois par jour, les mêmes rations de nourriture, fade, répétitive et parfois périmée, sont distribuées aux familles par les soldats qui gèrent le site. Cette nourriture pauvre en vitamines et protéines fait des ravages chez les enfants.

Sonja Muller et son organisation ont obtenu de l'armée l'autorisation d'installer une sorte de magasin. «*On distribue chaque jour deux points par réfugié et avec cela ils peuvent venir ici "acheter" ce dont ils ont besoin*», explique cette jeune Allemande qui a quitté son travail d'assistante dentaire pour venir aider en Grèce. Un kilo de sucre: deux points; un litre d'huile: huit points; une tomate: un point. «*En venant au magasin, j'ai l'impression de reprendre un peu mon rôle de mère en cuisinant quelque chose pour mes enfants*, raconte Leïla. Et puis cela occupe un peu la journée.»

Car comme pour les 54 000 réfugiés bloqués en Grèce depuis la

fermeture des frontières européennes en février, le temps est devenu une notion abstraite. Il s'étire, lentement, au rythme des distributions de repas ou des consultations médicales. Les hommes dorment, se disputent, se battent, jouent au foot. Les femmes nettoient. Les enfants errent, laissés à eux-mêmes dans un vide éducatif sidérant.

Frakaport est certainement l'un des pires camps installés dans le nord de la Grèce au moment de l'évacuation d'Idomeni. Mais il est loin d'être le seul. Le même isolement, les mêmes conditions sanitaires désastreuses, le même vide existentiel caractérisent la vie des 570 Syriens du camp de Karamanlis, une autre friche industrielle située à quelques kilomètres de Frakaport.

«**Il n'y a plus d'excuses**»

Diab, ingénieur kurde originaire d'Alep, y vit depuis trois mois. Il hésite d'abord à prendre la parole mais les dessins de sa fille, emplis de colère et de frustration, l'inquiètent. «*Je lui avais parlé d'une Europe respectueuse des*

Frakaport et Karamanlis symbolisent cette Grèce qui n'arrive pas à gérer les 54 000 migrants sur son territoire

hommes, où l'on nous accueillerait et nous donnerait les moyens d'une nouvelle vie, en sécurité. J'y croyais vraiment. Je veux y croire encore. Ma fille, elle, n'est que ressentiment.»

Le maire de Thessalonique, Yiannis Boutaris, est l'un des rares responsables politiques grecs à voir le danger de ce ressentiment contre l'Europe qui grandit à l'ombre des camps indignes de Grèce. «*Ils sont venus vers nous avec un idéal de liberté à l'européenne et on les oblige à vivre comme des animaux*», gronde-t-il. «*Il n'y a plus d'excuses. Le temps de l'urgence est passé. Il y a une responsabilité et grecque et européenne à améliorer*

les conditions d'accueil des réfugiés présents sur notre sol, sinon nous en paierons tous le prix fort.»

Opposé à la notion même de camp – «*des ghettos*», affirme-t-il –, M. Boutaris tente de mettre sur pied React, un plan élaboré en concertation avec le Haut-Commissariat aux réfugiés qui vise à créer 660 places d'accueil en appartements ou dans des familles d'accueil. «*La réponse de nos citoyens n'est pas encore à la mesure du défi. Notre responsabilité de politiques est de leur expliquer que les réfugiés sont des gens comme nous. A une différence près: ils ont tout nus. Ils ont tout perdu.*»

Frakaport et Karamanlis sont le symbole de cette Grèce dépassée qui n'arrive pas à gérer dignement les 54 000 personnes présentes sur son territoire, alors même que les camps sur les îles débordent et que, le flux en provenance de Turquie recommence, doucement mais chaque jour un peu plus, à grossir. Les arrivées sont remontées de 100 migrants par jour début juillet à 400 fin août. ■

ADÉA GUILLOT



Dans le camp de Frakaport, sur la commune grecque de Sindos, en mai. JAMAL SAWALHA

